

Le roman postmoderne de Vonarburg

Élisabeth Vonarburg, *Les voyageurs malgré eux*, Montréal, Éditions Québec Amérique, coll. « Sextant » 1, 1994, 422 p., 14,95 \$.

Claude Janelle

Numéro 74, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38156ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Janelle, C. (1994). Compte rendu de [Le roman postmoderne de Vonarburg / Élisabeth Vonarburg, *Les voyageurs malgré eux*, Montréal, Éditions Québec Amérique, coll. « Sextant » 1, 1994, 422 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (74), 33-34.

Le roman postmoderne de Vonarburg

À partir du mythe fondateur d'une société quasi uchronique, l'auteure expose une vertigineuse théorie créationniste.

SCIENCE-FICTION
Claude Janelle

AVEC *LES VOYAGEURS MALGRÉ EUX*, Élisabeth Vonarburg inaugure la nouvelle collection «Sextant» des Éditions Québec/Amérique qui offre à prix populaire et en format de poche des œuvres inédites appartenant à ce qu'on appelle communément la paralittérature : science-fiction, horreur, polar, fantastique, espionnage, *fantasy*. Ce n'est pas la première fois que l'auteure est choisie pour amorcer une collection spécialisée : en 1980, les Éditions Le Préambule avaient décidé de lancer «Chroniques du futur» en publiant son recueil de nouvelles *L'œil de la nuit*. Cette fois-ci, l'expérience sera peut-être déterminante pour l'avenir de la science-fiction au Québec, car il s'agit de la première tentative sérieuse d'imposer la production locale sur un marché envahi traditionnellement par la science-fiction anglosaxonne. Le nom d'Élisabeth Vonarburg était tout indiqué, elle qui vient de faire une percée aux États-Unis avec la traduction de *Chroniques du Pays des Mères* qui a remporté d'ailleurs le Prix spécial du jury du «Philip K. Dick Award».

Les voyageurs malgré eux donnent le ton à la collection : ce sera de la science-fiction exigeante, pour amateurs purs et durs, si on en juge par ce premier titre. Le roman débute par une description de l'environnement sociopolitique du personnage principal, Catherine Rhymer, une Française venue enseigner dans l'Enclave francophone de Montréal. Le Québec est en effet devenu une province principalement anglophone et, avec la Colombie-Britannique, il représente tout ce qui reste du Canada. Les autres provinces ont été annexées à l'Union américaine qui se subdivise en trois grandes fédérations. On apprend peu à peu que l'histoire du Québec telle que nous la connaissons aurait commencé à bifurquer au moment de la

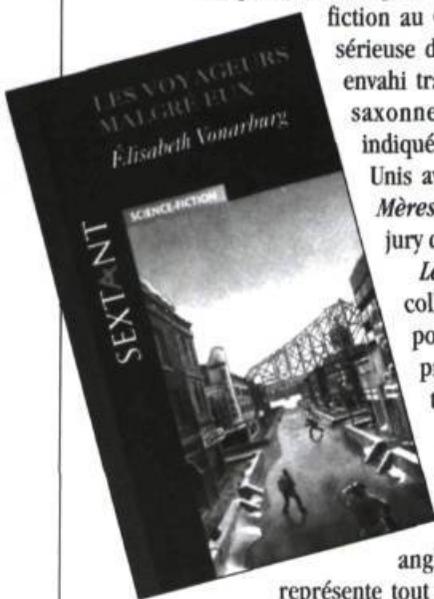
Conquête quand les francophones ont choisi d'émigrer vers la Louisiane ou de s'enfoncer plus au nord, au-delà de la chaîne des Laurentides. Les habitants du Royaume indépendant du Nord, les Sags, vivent isolés depuis ce temps et constituent aux yeux des autorités du Sud une menace pour la sécurité du Canada.

Une fausse uchronie québécoise

La première partie du roman brosse habilement la carte géopolitique du continent nord-américain. L'Enclave de Montréal est décrite avec juste ce qu'il faut de détails insolites — des canaux qui sillonnent la ville, gelés six mois par année, des autobus à deux étages — pour signifier que ce monde-là se situe dans un univers parallèle, dans un monde autre que la société de référence du lecteur. Cette partie est extrêmement intéressante, car l'auteure y traite aussi des relations difficiles qu'entretient Catherine avec ses parents. Il y a là des pages fort émouvantes sur la mort du père et de la mère et sur les raisons qui ont amené Catherine à immigrer dans l'Enclave de Montréal, au point qu'on se demande s'il n'y a pas une part autobiographique dans ces pages. (Le peu d'information sur les vingt premières années de la vie de l'auteure et sa discrétion sur son enfance française nous incitent à le croire, mais, fidèle à elle-même, Élisabeth Vonarburg brouille les pistes dans la quatrième partie au moment de la révélation finale.)

Après une première partie très riche en raison des interrogations politiques qu'elle suscite et du mystère qui entoure les visions de plus en plus fréquentes de Catherine, l'action se déplace à Québec et se transforme en une sorte de *thriller* quand l'héroïne est poursuivie par les forces policières canadiennes. Sa fuite l'entraîne, en troisième partie, dans le Royaume du Nord où elle découvre une société différente de celle qu'elle imaginait dans le Sud. Elle essaie de percer le mythe de la Divinité Endormie qui assure à cette société une cohésion remarquable, ce qui n'empêche pas les sectes de pulluler, car tous ne s'entendent pas sur le sexe de l'Enfant qui réveillera la Divinité.

Et c'est là qu'on comprend qu'il y a eu malentendu, que *Les*



voyageurs malgré eux ne sont pas une uchronie comme le laissent croire les cent premières pages, qu'Élisabeth Vonarburg n'a pas écrit son roman québécois de science-fiction même s'il s'agit de son œuvre la plus ancrée à ce jour dans la réalité nord-américaine, ses autres textes étant surtout d'inspiration européenne. On aurait pu croire un moment que le roman prendrait le relais



de *Pour la patrie* de Jules-Paul Tardivel en décrivant une société francophone intégriste, d'une cohésion religieuse remarquable parce que rassemblée autour de la figure de la Divinité Endormie. On aurait pu croire que l'auteure utiliserait sa position privilégiée — pas tout à fait québécoise ni tout à fait française maintenant, comme le dit Catherine — pour proposer une lecture personnelle de la société québécoise, mais ce n'est malheureusement pas le cas.

Un essai de théorie créationniste

Il y avait là un roman formidable qui n'a pas été amené à terme et dont l'auteure abandonne l'idée à mi-chemin pour y revenir de façon allusive à la fin et de la façon la moins satisfaisante qui soit : l'antagonisme entre le Nord et le Sud n'aurait servi qu'à illustrer ce qui oppose de façon assez manichéenne le vieil Egon et la vieille Talitha. C'est là, à mon avis, le problème majeur des *Voyageurs malgré eux* : l'auteure a voulu y mettre trop de choses. Au début, cela ressemble à un roman familial et à une uchronie classique, puis le récit se transforme en quête métaphysique pour culminer dans un dénouement extravagant qui essaie de répondre à toutes les questions en faisant intervenir une grande théorie créationniste.

Tout au long de ma lecture, je me suis demandé comment l'auteure arriverait à répondre à toutes les questions que soulevait son héroïne et à conclure ce récit de façon satisfaisante. Elle y parvient parce qu'elle maîtrise visiblement ces jeux intellectuels qui consistent à départager la réalité et le simulacre et parce qu'elle sait tirer parti du thème très riche qui constitue le fil conducteur de son roman, le lien qui unit la créature à son créateur, à travers l'analyse du mythe fondateur d'une société. Mais elle y parvient au détriment de la simplicité des explications. On ne sait plus finalement quelle est la nature des personnages. Des êtres réels ? Des simulacres ? C'est très difficile de s'y retrouver.

Au fond, Élisabeth Vonarburg ne fait qu'élargir dans une perspective

plus vaste un thème qui était circonscrit jusqu'ici dans son œuvre à l'échelle de l'individu ou d'une collectivité. En fouillant d'abord la relation qu'entretient Catherine avec ses parents — le lien qui unit l'enfant (la créature) à ses parents (le créateur) —, puis en décortiquant les mécanismes à l'œuvre dans la fabrication du mythe autour duquel se cristallise une société, elle débouche sur une perspective proprement planétaire en expliquant comment la vie a pu se manifester à la surface d'une planète entourée d'un nuage, une entité d'abord dépourvue de conscience, qui empêchait toute intrusion de l'énergie solaire. Comment l'arrivée inopinée de deux Voyageurs en même temps a pu servir d'élément déclencheur pour modifier en profondeur l'état de la planète, voilà ce que racontent en somme *Les voyageurs malgré eux* à travers une foule de considérations métaphysiques sur la liberté de la créature par rapport à son créateur, l'autonomie et le libre arbitre recherchés par l'enfant considéré ici comme le microcosme d'une situation qui prend des dimensions planétaires dans la quatrième partie, et auxquelles se mêlent des réflexions sur la poésie qui situent le débat également sur le plan littéraire (le texte, création de l'écrivain).

La tentation de la postmodernité

Oui, Élisabeth Vonarburg a écrit son roman postmoderne, mais je préfère, quant à moi, *Chroniques du Pays des Mères*, une œuvre plus homogène qui rend tout autant compte du talent cognitif de l'auteure, de sa virtuosité à mettre à nu les éléments constitutifs d'une communauté humaine donnée. Et mieux réussie, à mon avis. Je n'arrive pas à me défaire de l'impression que *Les voyageurs malgré eux* cherche trop à faire la synthèse de tout ce que l'auteure a publié jusqu'à ce jour. Outre les nouvelles ayant pour point de départ *le Pont du froid* qui aident à la compréhension du roman, celui-ci proposant un développement très poussé des prémisses qu'elles contenaient grâce à la réutilisation des figures parentales que sont devenus Egon et Talitha, on retrouve en quantité des allusions à des nouvelles comme «Le rêveur dans le cristal» (une variante de la Divinité Endormie), «Les yeux ouverts» (l'existence manipulée par des êtres supérieurs), «L'oiseau de cendres» (le mythe fondateur), «Éon» (la peur de perdre son identité), «Dans la fosse» et combien d'autres.

J'ose à peine imaginer l'état de confusion du lecteur qui aborderait l'œuvre d'Élisabeth Vonarburg par l'entremise de ces *Voyageurs malgré eux*. Peut-être aurait-il été préférable que l'auteure prenne du recul face à cette œuvre comme elle le fait habituellement avant de la livrer à ses lecteurs. La nécessité de scinder l'œuvre en deux romans distincts se serait sans doute imposée de façon irréfutable.



Élisabeth Vonarburg